

La folle journée du 22



Nous sommes des voix anonymes de cette manifestation. Nous n'accepterons pas que les mots pré mâchés des médias nous volent la mémoire de cette journée. Nous ne succomberons pas aux pressions et aux mensonges de politiciens qui veulent juste nous diviser et rêvent de nous voir disparaître. A nous d'écrire notre histoire. Voici une collecte de récits et ressentis de cette journée. On vous appelle à les diffuser et à faire de même.

La manifestation commence pour certain dès 7h du matin par des convois de tracteurs qui arrivent par les voies rapides ou les départementales.

Le cortège parti de Vannes compte 150 tracteurs, celui de Rennes pas moins de 80. Ceux qui sont partis de là-bas invitent ceux qui les croisent en sens inverse sur la 4 voies à écouter radio bouchon, une radio pirate qui diffuse des émissions sur l'histoire des luttes paysannes. Tous les paysans ont mis la plaque d'immatriculation de Jean marc Ayrault sur leur véhicule. Depuis la zad, pas mal de gens sont partis avec les tracteurs. Dans les villages, au passage des convois, de nombreux riverains sont sur le pas de leur porte et applaudissent.

Au final, 5 convois se rejoignent sur le périph' nantais et viennent se positionner directement square Davier, au point d'arrivée de la manifestation. On dénombre 520 tracteurs, l'équivalent d'un cortège de 3,5km, on va dire 4 avec les remorques. On peut lire sur pas mal d'entre eux "tracteurs vigilants", le signe qu'ils sont prêt à venir sur la zad ou à entrer en action à coté de chez eux en cas de besoin, pour empêcher des travaux, défendre les champs et les maisons.

Une trentaine de tracteurs rejoint le Pont Morand point de départ de la manifestation. Là-bas, dès 12h des cantines collectives accueillent les comités locaux arrivés de partout dans une soixantaines de bus. Pas mal de monde est logé chez des Nantais-e-s ou dans les villages alentours. Dès la veille, le local de Vinci était déjà recouvert d'une inscription et on voyait des personnes arpenter les rues de la ville avec des sac à dos et panneaux pour la manifestation.

Vers 12h30 un groupe débarque en radeau fait main, le long de l'Erdre, avec une banderole "résistance et sabotage". Tout au long de leur dérive, ils disposent au milieu de l'eau des drapeaux anti-aéroport sur flotteur. Pendant ce temps, quelqu'un fabrique une cabane dans un arbre à 30 mètres de la Préfecture, rappelant celles qui ont marqué la résistance dans la forêt de Rohanne en novembre 2012, sur la zad..

Depuis la veille, la préfecture met en place des grilles anti-émeutes partout autour du centre-ville, qu'elle a choisit, au dernier moment, de rendre inaccessible aux anti-aéroports. Une prise de parole initiale annonce que même si le Préfet a l'air d'avoir peur de nous, « ça ne va pas nous empêcher de manifester ». Des nantais nous témoignent qu'il leur est interdit de rentrer chez eux. Il y a des contrôles un peu partout. Au coin d'une rue, une personne se fait piquer la binette avec laquelle elle est venue défiler.

A 13h15, au début, on a peu peur : on a l'impression de ne pas être aussi nombreux que prévu. Et puis assez vite, ça converge de partout. Il y a un afflux massif. La manif se révèle immense, avec pas mal de gens qui n'étaient

sûrement jamais venus montrer, dans la rue, leur refus de l'aéroport. Jusqu'à 14h30, la queue de manif n'a pas fini de partir de Pont Morand et la tête de manif est déjà au niveau des machines de l'île. Il y a alors plus de 3km5 de manifestation continue sur des artères fort larges. Pendant ce temps des tracteurs remontent par l'autre côté de la zone rouge. Nous sommes des dizaines de milliers. C'est la plus grosse mobilisation anti-aéroport à ce jour et personne à Nantes ne peut ignorer sa présence dans la ville.

Depuis le début du cortège on voit arriver des chars : une salamandre jaune et noire de 15m se dandine tranquillement. Un tracto-triton géant ronronne. De très nombreux masques d'animaux marquent le refus de la destruction des espèces et des mesures dites de compensation. On se délecte des centaines de panneaux faits main avec des slogans aussi drôles qu'imaginatifs. Sur un mode plus mégalo, une banderole géante est déployée depuis le haut des immeubles, d'un côté à l'autre de l'avenue de Strasbourg en soutien à ceux qui se battent contre la construction d'une ligne à grande vitesse dans le Val de Susa. Le 22 février est aussi une journée internationale de soutien aux personnes accusées là-bas de terrorisme et qui risquent jusqu'à 20 ans de prison pour s'être attaqués à un chantier. Au-delà de l'aéroport, la manifestation se connecte très visiblement avec un tas d'autres luttes contre l'aménagement marchand, sécuritaire et gestionnaire du territoire.

Tout au long du défilé, pas mal de personnes s'emploient à donner une autre couleur à la ville et à en marquer certains points particuliers. Du marqueur à l'extincteur en passant par les oeufs de peinture, collages d'affiches et sprays. On découvre d'ingénieux mécanismes pour reproduire à l'infini un pochoir "la police tape la police tape la police tape la police...". La mairie, un tribunal, un commissariat, des caméras de vidéosurveillance, les grilles anti-émeute et les flics derrière sont redécorés. Sur un mur repeint, il ne reste bientôt plus que la trace de leurs silhouettes en gris sur fond de blanc dégoulinant.

Sans surprise, le commerce Vinci immobilier, situé en début de manifestation, focalise les énergies débordantes et ne survit pas au passage d'autant de personnes qui tiennent à marquer leur animosité vis à vis du projet d'aéroport. Au fil du défilé, l'enseigne s'est fait peindre, puis ouvrir, puis repeindre, puis casser, puis rerepeinte. Les maquettes et mobiliers ont été déménagés. Il servira même à la fin de la journée de décor pour photos souvenirs de manifestants en famille avec panneaux et calicots.

Un peu plus loin, des personnes amorcent un fumigène sur la voie ferrée pour avertir les trains de ne pas passer sur les voies. Ils invitent ensuite ceux qui le souhaitent à lancer des chaussures sur les caténaires. Cette action surprise désigne le rôle de la SNCF dans la construction ligne à grande vitesse Lyon-turin dans le Val de Susa.

L'ambiance sonore évolue au fil de la manif. Un groupe tout de rose vêtu forme une grande baukada "rhythm of resistance", réunissant des formations de divers endroits qui se cale sur des canevas communs. Un peu plus loin, des rappers de la zad et d'ailleurs se relaient sur un tracteur et mettent en mot cadencés une critique sociale et des rages partagées.

Autour d'un isoloir ambulant plein de déguisements, une sono marque des pauses sur le trajet et met en lien un certain nombre d'enseignes avec l'aéroport et son monde. Elles mettent en regard le tourisme, le renforcement des frontières et les expulsions, les rapports nord-sud et invitent à venir faire des pochoirs.

Plus loin encore, une foreuse et une pelleuse sont incendiées. Des manifestant-e-s désapprouvent, mais on entend aussi pas mal de "bien fait pour eux !", surtout quand certains comprennent qu'il s'agit d'un chantier Vinci.

Il y a tellement de monde et tout est tellement étalé qu'il est impossible de comprendre tout ce qui se passe.

Au niveau du croisement des trams, l'avant du cortège constate que le couloir des 50 otages est bel et bien bloqué par des grilles anti-émeutes, ce qui, même selon les vieux militants nantais les plus aguerris, n'est jamais arrivé. Au lieu de s'arrêter comme prévu au square Daviais, la tête de cortège fait un pied de nez au préfet. 2 tracteurs contournent rapidement quelques véhicules de police et viennent se placer sur le pont Ododin. Quelques milliers de personnes entament alors un trajet annexe sur l'île Beaulieu, un point symbolique de la métropole et de la gentrification, avec ses pépinières d'entreprises high-tech, ses artistes dociles et ses grosses machines, son tribunal mégalo, le centre du FNAEG où sont collectés les fichiers ADN. Cela n'a pas l'air d'amuser tellement plus les autorités qu'on aille se balader là-bas et au bout d'un moment, alors que le cortège se distend un peu la police referme le pont et interdit le passage.

Pendant ce temps, cela s'agite du côté des grilles anti-émeutes à Commerce qui sont ressenties par beaucoup comme un affront. Même si le dispositif policier a l'air solide, on reste pour marquer sa colère vis à vis de l'interdiction de manifester, de l'entêtement du gouvernement et de ses menaces de revenir sur la zone pour tout détruire, ou pour leur montrer qu'on peut être fort face à eux. D'abord des personnes tapent à main nues sur les plaques de plexis et grillage en se moquant des bleus derrière. Puis, dans un geste de défi, des tracteurs vont se mettre face aux grilles. Ça s'emballe petit à petit, des projectiles partent. En face, ça répond vivement – avec des grenades assourdissantes, lacrymogène et tirs de flashballs à gogo. Le préfet a l'air de vouloir donner une petite démonstration expresse du bordel qu'il est venu mettre dans le bocage pendant plusieurs mois avec l'opération César. Ses canons à eau s'évertuent, en continu, à recréer une zone humide à l'intérieur même de la ville. En face, une partie des manifestants ne se laissent pas compenser, ni déplacer. Pendant plus de 2h des gens attaquent les grilles, déterrent des pavés, lancent ce qui leur tombe sous la main. Un tracteur s'amuse un moment à bloquer le jet du canon à eau. Un peu plus tard, des grappins sont arrimés au grilles et des dizaines de personnes tirent. En contrepoint aux explosions des grenades jetées par la police, un feu d'artifice lancé par quelqu'un dans la foule, pour la beauté du geste, illumine le ciel.

Tout autour, des milliers de manifestants restent là plutôt tranquillement, sans forcément prendre part activement aux affrontements mais sans s'affoler pour autant. Régulièrement, des centaines de voix s'élèvent pour reprendre en chœur « Non à l'aéroport ! » et accompagnent ceux qui courent sur les grilles. Beaucoup discutent, commentent, boivent un coup, se retrouvent, rient ou s'enthousiasment malgré les yeux humides de lacrymogènes..

Un bureau de contrôleurs de la TAN (transport de l'agglomération nantaise) disposé entre deux voies de tram part en flamme, un peu plus loin, la vitrine d'un magasin "nouvelle frontières" tombe, et le commissariat à l'angle se fait repeindre, ouvrir et retourner. Un appel est fait pour venir y faire la fête.

Les tracteurs restés pas loin des grilles ne sont pas dans une situation évidente au beau milieu du chahut et se retirent petit à petit.

Depuis 15H30, à 300 mètres de là et malgré les détonations, des milliers d'autres personnes sont réunies plutôt tranquillement autour des prises de parole qui débutent. Pas mal de monde fait des allers et retours. Des paysans de COPAIN ont commencé à creuser une mare sur le square pour concurrencer la Préfecture. Plus loin en arrière, une partie de la manifestation stagner sans toujours trop comprendre ce qui se passe.

Vers 18h, tout le monde se regroupe le temps d'une petite boum sur le square Davier. Il y a de la joie ! On passe de Paint it black à du gros son techno et la foule danse tandis que les camions grillagés et canons à eau avancent petit à petit au rythme des charges de CRS, pour vider la place. Les tracteurs partent. Quelques milliers de personnes s'attardent et défient encore un peu la police qui mettra deux bonnes heures de plus à évacuer tout ce monde. Ils ne font pas de cadeaux et les blessés graves s'additionnent : mâchoire défoncée, nez retourné. L'un d'eux qui s'est pris une grenade en tir tendu, perdra son oeil le lendemain.

En échangeant avec les uns et les autres sur le chemin du retour, il est clair que toutes les initiatives prises lors de cette manifestation n'ont pas été consensuelles. Elles ont pu soulever des malaises et débats autant qu'une enthousiasme débordant. Pour autant, nous n'avons senti à aucun moment une foule paniquée et divisée, mais bel et bien un mouvement commun, composite et solidaire rappelant la façon dont des formes hétérogènes de résistances aux expulsions ont pu cohabiter pleinement pendant une journée décisive comme le 24 novembre 2012 dans la forêt de Rohanne. Le soir même, ce qui ressort, chez toutes celles et ceux qu'on croise, est la force donnée par l'élan de la journée.

Pour le pouvoir, une manifestation telle que celle-ci, dans toute sa diversité est absolument insupportable. Pas tant peut-être pour les quelques vitrines endommagées et machines de chantier ciblées, pour les agents de police contusionnés et barricades édifiées que pour la masse de personnes que ça n'avait pas l'air d'offusquer plus que ça sur le moment. Il est d'autant plus intolérable pour les autorités que les organisateurs de la manifestation refusent de tomber dans leur piège et constatent dans un communiqué commun le soir même «

La préfecture avait choisit de mettre Nantes en état de siège et de nous empêcher d'être visible dans le centre ville. C'est la première fois qu'on interdit à une manifestation d'emprunter le Cours des 50 Otages. Une partie du cortège est passée par l'île Beaulieu. Une autre a essayé de passer par le trajet initialement prévu et a fait face à une répression policière violente avec tir de flashball, gaz lacrymogènes et grenades assourdissantes. Cela n'a pas empêché les manifestants de rester en masse dans les rues de Nantes jusqu'à la fin.

Il existe différentes manières de s'exprimer dans ce mouvement. Le gouvernement est sourd à la contestation anti-aéroport, il n'est pas étonnant qu'une certaine colère s'exprime. Que pourrait-il se passer en cas de nouvelle intervention sur la zad ?

Cette journée est un succès et les différentes composantes de la lutte restent unies sur le terrain. L'opposition ne fait que croître depuis 30 ans. Le gouvernement n'a pas d'autre choix que d'abandonner le projet d'aéroport !

»

Dès le lendemain, le rouleau compresseur politique, le préfet, Ayraut et Valls réunis tentent désespérément de diviser le mouvement, d'en isoler une fraction et de la stigmatiser. Il s'agit de désigner les occupants de la zad comme les gardiens d'un « camps d'entraînement la guérilla urbaine » ou comme « un mouvement armé » sur le thème du "kyste" maléfique à éradiquer... La recette est classique : incapables d'accepter l'idée qu'une colère vis à vis de la répression policière et des promoteurs de l'aéroport puisse se diffuser, ils désignent de fantasmagiques groupes de black blocs manipulateurs et étrangers, et envoient leurs experts vomir un montceau de caricatures grossières sur le sujet que *Libération* et d'autres reprennent sagement en les présentant comme des « enquêtes ». Ils ont beau chercher à se donner des leviers pour revenir expulser et pouvoir taper très fort sur certain-e-s pour tenter de faire peur à tous les autres, comme dans le val de susa. Ils savent pourtant bien que sur le terrain et au-delà, la colère pourraient être plus forte et plus partagée encore si ils s'entêtaient à lancer une seconde opération « César »

Sans peur du ridicule, toute la presse en chœur, nous parle de Nantes "dévasté". On s'attend à un champs de ruines à perte d'horizon. En réalité les quelques transformations imposées au mobilier urbain n'ont pas eu l'air d'empêcher les nantais-e-s de se balader longtemps où que ce soit. Si on doit vraiment parler de « dévastation » et de « violence », peut-être pourraient ils dire aussi quelques mots des maisons dévastées, des champs saccagés et des dizaines de personnes gravement blessées par plus de 1200 policiers sur la zad, pendant les 5 mois qu'a duré l'occupation policière. Peut-être devrait-on rappeler que le Préfet vient de signer des arrêtés de démarrage des travaux et prétend aujourd'hui revenir vite et pour tout détruire définitivement. On nous demande aujourd'hui de rejeter toute idée de violence et de nous désolidariser de ceux qui brûlé leur machines, cassé leur vitrines, assailli leurs dispositifs. Mais personne ici n'oublie que si nous nous étions contenté de nous asseoir en travers de la route et de discuter quand ils ont débarqué le 16 octobre 2012, il n'y aurait aujourd'hui plus personne pour parler de la zad. Elle n'existerait sans doute déjà plus.

Les journalistes, fascinés par les "affrontements" autant qu'il les rejettent, diffusent la peur, créent des catégories, cherchent à dérober nos souvenirs. Cela peut paraître impressionnant, mais c'est loin d'être la première fois dans l'histoire de ce mouvement, et cela ne l'a jamais empêché de rebondir et de se renforcer. La chape de plomb qu'ils essaient de faire retomber sur cette manifestation ne nous fera jamais oublier la vitalité de cette journée, le ravissement de se sentir aussi nombreux-ses, les sourires et la colère partagés . Quoi qu'ils en disent, cette manifestation était un moment rare et précieux, une étape majeure dans cette lutte.

L'aéroport ne se fera pas !

